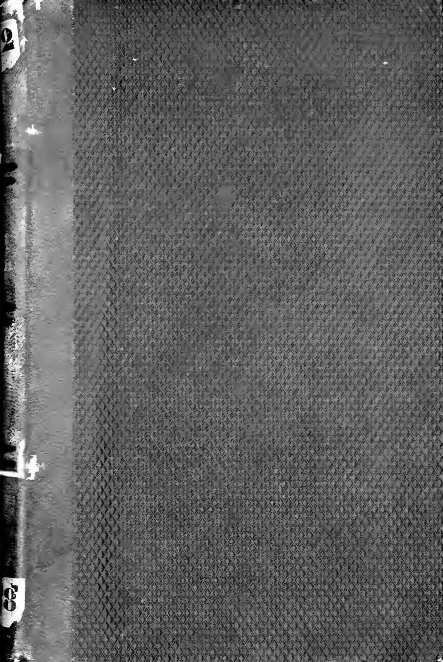






A

MES AMIS

DE

TOUS PAYS

— POÉSIES —



PARIS
IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET Cie
1, RUE D'ERFURTH, 1

1867

I

A MES AMIS DE TOUS PAYS

—

De l'écueil de la vie où je reviens m'asseoir,
Et l'âme encore émue,
Reprendre parmi vous, avec le long espoir,
Ma tâche interrompue,

Je vous salue, amis, que j'ai vus tant de fois
Sur ma couche dolente
Ardents à ranimer du cœur ou de la voix
Ma force défaillante.

Que ces vers, doux oiseaux échappés de ma main,
Aillent à votre porte
Vous dire : Il est vivant, il vous aime… et demain
Que le vent les emporte !

Montmorency, octobre 1867.

II

LE CHEMIN DE SAN TELMO

—

Où donc est San Telmo, demandait, à Séville,
Un voyageur, la veille arrivé dans la ville,
Et curieux de voir les chefs-d'œuvre de l'art.
Le passant répondit : — Suis un pauvre au hasard.

Montmorency, septembre 1867.

III

L'ESPAGNE

Sire, il court par le monde une vilaine histoire ;
Démentez-la, je suis jaloux de votre gloire,
Sire, et je n'aime pas qu'on dise sans détour
Qu'en vos desseins bientôt l'Espagne aura son tour.
Puis, écoutez : Celui qui dort aux Invalides,
Ayant réglé le vol de ses aigles rapides,
Crut devoir de ses plans avertir Dieu le Fils :
— Je vous laisse, dit-il, dans votre paradis,
Mais si vous prétendez y demeurer tranquille,

Il me faut l'Italie. — Après? — De la Sicile
Je n'ai que faire, mais la France vers le nord
Est ouverte et j'y mets la Belgique. — D'accord.
— Des Césars dans mon lit j'entends placer la fille.
— Épouse. — J'ai de plus une lourde famille,
Des frères à pourvoir, Seigneur, et j'en ai trois.
— Le monde est assez grand, que n'en fais-tu des rois?
— L'Angleterre m'obsède, et je veux dans son île...
— Avec un mur d'airain enferme le reptile.
— Le czar veut la moitié du monde!... — Ambitieux!
Refoule en ses déserts le barbare odieux.
Prends tout ce que Satan, du haut de la montagne,
Offrit à mes regards, prends tout. — Même l'Espagne?
— J'oubliais ce seul point. — Mais il me la faut. — Non,
Elle n'est plus à moi pour t'en faire le don.
Tu peux prendre, à ton gré, le reste de la terre,
Mais l'Espagne, jamais : c'est la dot de ma mère.

San Lucar, juillet 1866.

IV

LE PETIT PÂTRE

LÉGENDE

A FERNAN CABALLERO

O le divin récit, l'Exemple attendrissant!
Pour le dire à mon tour, prêtez-moi votre accent.

Un pauvre petit pâtre avait perdu sa mère,
Et pour elle il priait, à genoux sur la terre,

Demandant au Seigneur que parmi les élus
Il voulût recevoir celle qui n'était plus.

Car le prêtre avait dit : Il faut que par la flamme,
Avant d'aller à Dieu, se rachète son âme.

Or, un soir que l'enfant retournait au logis
Et que de tant pleurer ses yeux étaient rougis,

Une âme, en son chemin, venant du purgatoire,
Apparut et lui dit : — Ta mère est dans la gloire.

Et l'enfant tout saisi d'entendre cette voix
Fit, en s'agenouillant, un grand signe de croix.

Et l'âme reprenant : — Mais ces belles prières,
Mais ces tendres soupirs, mais ces larmes amères,

Ta mère étant au ciel, ne serviront à rien ;
Je les prendrais pour moi, si tu le voulais bien.

— Je le veux bien, dit-il, et dans la nuit obscure,
Il vit monter sans bruit comme une clarté pure,

Et Pierre, en souriant, de son beau paradis
A l'âme mattendue ouvrir les saints parvis.

Or l'âme s'arrêtant au seuil de la lumière,
Du petit orphelin cherchait l'heureuse mère,

Et l'ayant reconnue aux pleurs mal effacés,
Derniers ressouvenirs de ses chagrins passés,

Elle s'approche d'elle avec cette prière :
— Veux-tu que de l'enfant je sois aussi la mère?

San Lucar, août 1866.

V

TATO LE MATADOR

Les matadors, ces héros de la Place,
Ont une cour qui partout suit leur trace.
Or dans la sienne avait Tato, je crois,
Plus d'un bandit (les matadors sont rois),
Mais un surtout qui vivant de mal faire,
Autour de lui promenait sa misère,
Et quand le maître affrontait le taureau,
Tendait l'épée et gardait le manteau.
Si son caprice allait chercher la gloire

En d'autres lieux, notre homme en purgatoire,
Comme il pouvait attendait son retour.
Avant personne il en savait le jour,
Et le premier arrivé dans la gare,
Nonchalamment il fumait son cigare.
Or, l'autre jour, il advint que Tato,
En conquérant, revenait du Puerto.
Au premier rang il avise le drôle,
Tout fraîchement sorti de quelque geôle,
Qui lui présente avec un air cafard
Un pistolet, un chef-d'œuvre de l'art,
Travail exquis, vrai don de bienvenue ;
Pour le mieux voir on accourt, on se rue.
Le torero reçoit en grand seigneur
Le rare objet qu'il touche en connaisseur,
Puis remercie, et devant tout le monde
Laisse tomber une bourse assez ronde.
L'autre ramasse et s'en va, cependant
Qu'à son valet Tato dit froidement :
— Jette cela dans la première allée,
Car m'est avis que c'est chose volée.

Montmorency, septembre 1867.

VI

LES

COLONNES DE MAËSE RODRIGO

A J. J. BUENO

— Il mena ses ennemis depuis la porte de Jerez jusqu'aux marbres du collége de Maese Rodrigo, et il y a plus de cent pas. —

(CERVANTES, *Dialogue des chiens Scipion et Berganza*).

En rentrant dans Séville, hier, ami Bueno,
Je n'ai plus retrouvé debout sur mon passage
Ces blancs *marmoriles*, monuments d'un autre âge,
Qui se dressaient devant Maëse Rodrigo.

Dites, ami Bueno, ces pierres, où sont-elles?
Quelle main, vous vivant, dispersa leurs débris?
Tout Séville devait accourir à vos cris,
Cervantes en ayant parlé dans ses *Nouvelles*.

Que faisait Asensio, lorsque de Cervantes
Un barbare brisa cette relique chère?
Que faisait, dans sa tour, Fernan le solitaire?
Dans son Espartinas que faisait Aceves?

Mais non, l'homme est le roi du temps et de l'espace.
Ne laissons rien vieillir de l'œuvre des aïeux!
Meurent les souvenirs! arrière, demi-dieux!
Ancêtres, rangez-vous, pour que votre fils passe.

Que tout ce qui le gêne aujourd'hui soit broyé.
Son pied touche l'abîme et son front bat les nues;
Reculez vos maisons, élargissez vos rues;
Son orgueil veut marcher sans être coudoyé.

L'Évangile a jadis civilisé le monde,
Semant des hôpitaux où furent des prisons;
L'épée a devant elle ouvert des horizons
Que l'Idée a remplis de la clarté féconde.

Mais le signe aujourd'hui, le signe révéré,
C'est le marteau, l'outil des temps démocratiques ;
Promenons le marteau dans nos fêtes civiques,
Autour du saint marteau menons le chœur sacré.

San Lucar, juillet 1866.

VII

LA

MAISON DE FERNAN CORTEZ

A LA REINE DE CASTILLEJA

—

Un génie en trois jours, sur le coteau riant,
A bâti de ses mains un palais d'Orient.

Une ruine auprès, antique et vénérée,
Sur son jeune voisin jette une ombre sacrée,

Et tandis que la brise errant sur les vergers
Du grand nom de Cortez berce les orangers,

La voix du rossignol à la nuit calme et pure
Raconte du héros la dernière aventure,

Et comment il revint, oublié, dans ce lieu,
Sous un toit étranger, rendre son âme à Dieu.

Souvenirs et parfums, ce royaume est le vôtre,
O reine de sept ans, n'en ayez jamais d'autre !

Séville, octobre 1866.

VIII

EN REVENANT

DU PUERTO SANTA MARIA

J'ai revu le Puerto, ce lieu de sa souffrance,
Mais tout dans ce beau lieu désormais me ravit.
Vivante, elle a repris le chemin de la France.
Dieu nous a séparés, mais qu'importe? elle vit.

Oui, voilà le balcon où lorsque des étoiles
La limpide clarté sur Cadix reposait,
Nous nous penchions pour voir la mer avec ses voiles,
Impatients d'aller où Dieu les conduisait.

Voilà les orangers et le vieux monastère,
Où sa main défaillante alla frapper un soir,
Sûre d'y rencontrer la source où l'étrangère
Peut puiser à son tour et s'abreuver d'espoir.

Aujourd'hui comme alors, avec son doux murmure,
L'humble Guadalete glisse entre les roseaux,
Où se plaignent encor les morts sans sépulture
Que la grande bataille enfouit dans ses eaux.

Mais que me font à moi ces scènes de carnage,
Et les Goths de Rodrigue et son fatal amour?
Je ne demande au flot que cette pâle image
Que je vis, désolé, s'y refléter un jour.

Tantôt je crois la voir, la sentir et l'entendre,
Sur mon cœur appuyée et me parlant tout bas;
Tantôt mon pas soudain s'arrête pour attendre
Qu'haletante elle arrive et reprenne mon bras.

On semble s'étonner de me revoir sans elle;
Plus d'un œil attendri la cherche à mon côté,
Et n'ose qu'à demi me dire : Où donc est celle
Qui ne put même ici retrouver la santé?

Ah! parlez, mes amis, interrogez sans crainte...
Mais ne voyez-vous pas à mon air, à ma voix,
Qu'elle vit, qu'elle m'aime, et que la Vierge sainte
De son plus doux regard m'a souri cette fois?

San Lucar, juillet 1866.

IX

L'ANGELUS AU BOTANICO

Nous allions courbés sur le champ de maïs,
Avec un bruit joyeux rompant les blonds épis,

Et parfois de la vigne à demi vendangée
Détachant une grappe aussitôt partagée,

Lorsque, à travers les pins, arriva jusqu'à nous
L'appel de l'*Angelus* aux tintements si doux ;

Le moine au doux parler se redressa sur l'aire,
Et, les yeux sur le ciel, commença la prière,

Et tous de notre place à sa voix répondant,
Les paroles de l'Ange allèrent s'achevant.

Et lorsque tout fut dit, chacun, d'un bon visage
Saluant son voisin, se remit à l'ouvrage.

Espagne, pauvre Espagne! hélas! de tes cités
La Vierge a détourné ses regards irrités,

Elle qui t'aimait tant, et qui dans tes familles
A doté de son nom presque toutes tes filles.

Mais hier, lorsqu'à l'heure, où par tous les sentiers
Pâtres et vignerons regagnaient leurs sentiers,

Nous demandions au Dieu qui frappe mais pardonne
De ramener vers toi celle qui t'abandonne,

Son ombre, au bruit des voix que la brise berçait,
Sur ce champ de maïs souriante passait.

—

ÉPILOGUE

Le doux moine n'est plus ; pendant que dans mes rimes
Je rassemblais, de loin, ces souvenirs intimes,

La mort venait sans bruit, sur le champ épuisé,
Comme un dernier épi, courbait ce front brisé.

Et maintenant du ciel, ô vous à qui naguère
Sa parole ici-bas enseignait la prière,

Enfants, il vous bénit, et parmi les élus
Il mêle vos doux noms au chant de l'*Angelus*.

Paris, novembre 1866.

X

A DON FERMIN DE YRIBARREN

SUR SON CHRIST EN IVOIRE

Si j'avais ce beau Christ, œuvre surnaturelle,
Qui parle par ta voix, palpite sous ta main,
J'irais trouver Renan, le disciple infidèle,
Et lui dirais : — Pourquoi le cherchais-tu si loin ?

[1] Depuis que ces vers ont été écrits, le digne possesseur de ce Christ unique est mort saintement, les yeux attachés sur l'admirable image dont il savait si bien nous démontrer le mérite extraordinaire.

Il est ici, regarde ; il te voit, il t'appelle !
Le voici plus vivant qu'aux rives du Jourdain,
Car l'âme qui déjà ne l'aurait pas en elle
Même à Jérusalem l'évoquerait en vain.

Et renaissant alors à la foi du jeune âge,
Il brûlerait son livre aux pieds de cette image,
Et, le front effleuré par les langues de feu,

Il s'écrirait : — Là-bas, je n'ai vu que le juste ;
Moins aveugle aujourd'hui, dans cet ivoire auguste,
Comme dans l'Évangile, aujourd'hui je vois Dieu.

Paris, mai 1865.

XI

LE CHÊNE DE GUERNICA

A X. MARMIER

(A propos de la préface de son livre : *Sous les sapins.*)

Oui, parlez-nous, ami, des chênes de Dodone,
Qui portaient dans leur flanc la parole des dieux ;
Mais le chêne noueux de la forêt bretonne,
L'avez-vous oublié, le chêne de Brizeux?

Parlez du chêne antique, où Laprade a d'Orphée
Dans un rayou de miel pris l'âme avec la voix ;

Mais l'arbre druidique, ami, le chêne-fée,
L'avez-vous oublié, le vieux chêne gaulois?

Sous le chêne où Louis accueillait toutes plaintes
J'accours à votre appel et j'écoute à genoux;
Mais l'arbre au pied duquel Jeanne attendait ses saintes,
Le grand chêne lorrain, vous en souvenez-vous?

Mais le chêne puissant qui par tous ses feuillages
Verse au triple conseil du Cantabre jaloux
La fraîcheur de son ombre et l'esprit des vieux âges,
L'arbre de Guernica, vous en souvenez-vous?

Celui-là, tronc sacré, renaissant de lui-même,
Du Basque indépendant entretient la fierté,
Et d'une sainte cause humble mais fort emblème,
Comme un fruit immortel, porte la liberté.

Marble-hill, septembre 186

XII

LA PRIÈRE DE JEAN

—

Jean, accablé d'enfants et chargé de misère,
Ne se plaignait jamais, mais, d'un air humble et doux,
Il allait à l'église, et pour toute prière
Il disait au Seigneur : — Voici Jean devant vous.

Le Seigneur ne semblait ni le voir ni l'entendre
Et le poids de la vie en devenait plus lourd ;
Mais Jean, à chaque coup qui venait le surprendre,
Se faisait plus petit, si Dieu semblait plus sourd.

Il mourut, et montant vers la cité céleste,
Au seuil du paradis il se mit à genoux,
Et de la même voix confiante et modeste,
Il répétait : — Seigneur, voici Jean devant vous.

Mais cette fois il vit s'ouvrir la porte auguste,
Et les anges alors venant à son secours,
Aux pieds de l'Éternel amenèrent le Juste ;
Et Dieu dit : — Devant Jean me voici pour toujours.

Montmorency, 1867.

XIII

LES DEUX SAINTES

A M. L'ABBÉ EM. BOUGAUD

—

Sainte Chantal de France et Thérèse d'Espagne
Sont deux sœurs que Dieu même à son œuvre appela.
Reverrai-je, Annecy, ton lac et ta montagne?
Vous reverrai-je encor, murs sacrés d'Avila?

L'une, à l'amour divin se donnant en victime,
Chante en vers qu'on dirait un écho du Thabor:
« Je t'aime dans le ciel, je t'aime dans l'abîme,
Jusqu'au fond de l'enfer je t'aimerais encore. »

L'autre, en l'obéissance uniquement à l'aise,
Écrit plus humblement et d'un cœur tout chrétien :
« Si c'est la volonté de Dieu que je m'y plaise,
Même au fond de l'enfer, je me trouverai bien. »

Et ce grand cri d'Espagne et ce soupir de France
Se répondaient ainsi dans le Verbe fait chair ;
Mais, de l'amour divin sublime inconséquence !
Un enfer où l'on aime est-il encor l'enfer ?

En voyage, 1865

TABLE

—

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

